

Les leçons de lumières Pour une recherche de la volupté

Olivier Renault

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renault, O. (1990). Les leçons de lumières : pour une recherche de la volupté. *Moebius*, (43), 57–63.

LES LEÇONS DE LUMIÈRES

Pour une recherche de la volupté

Olivier Renault

INCIPIT LAMENTATIO

Sur les quais, île de la Cité, in the death of night. Sous nos voix, le ciel se déchire lentement. Plaie vive, ferveur de la conversation, tentative de gagner du temps : il nous laisse un répit qu'il nous fait payer cher. Nous monnayons directement, crûment, comme si une fuite était possible. Béance, point de décollement. C'est de là, résolument, d'un coup de rein verbal, que s'effectue le saut de carpe primaire, mais vital, pour un bol d'air.

Du masque méphistophélique, une gestion s'impose. Une suite longue, patiente, lyrique, de déplacements infimes et spectaculaires, ostentation dans le retrait, toujours en sursis. Roulé-boulé oral tordant le corps à sa suite. Différence entre tactique et stratégie, mue par le feu de l'ignose, jouissance inavouable de la collusion des mots et de la chair. Pas de secret : du retrait à l'au-delà. Violes de gambes, passer de la tension à la torsion. De cet écart, la potentialité d'un éclair, seule, émeut.

Articuler l'inarticulation du cri, le moduler à haute fréquence, le musiquer jusqu'à rendre larmes.

Nos voix, fusées traçantes, percent la pellicule infime de la surdité bruyante qui nous environne. Nous partons, rions au fleuve en marchant, (the Seine alone at 4 a.m., insane alone at 4 a.m.), glauque miroir de notre folie; pollution nocturnale. Nous marchons dans la nuit d'une éblouissante noirceur.

IN MONTE OLIVETI

Faire de la tension une torsion. À l'image de cet arbre méridional, témoin de la Passion, sang sué, et que Van Gogh évaluait comme le plus difficile à peindre. «Olivier toujours vert, beau par ses fruits magnifiques, tel est le nom que le Seigneur t'avait donné.» Partir en spirale, décoller en affolant la ligne droite, sous le soleil logiquement implacable, asséchant les myriades de feuilles-paillettes. Le ciel attend, baldaquin sans pilier, mon ascension fébrile et futile. Poudroyé, je virevolte, me transubstantifiant en poussière sur la page. Vocalement : ornements, doubles.

Savoir boire sa coupe :

«J'ai délibéré en mon coeur
de traîner ma chair dans le vin
et, tout en conduisant mon coeur
avec sagesse, de tenir à la sottise.»

Résolution, donc, de profiter au maximum de ma propre vanité, de lui donner une consistance d'encens au soleil, flottante, irradiante, gratuite.

Déjà, le moindre souffle pouvait présider à tout mouvement; les notes clavecinées s'évaporent sèchement de la boîte à raisonnement : méditer sur ce qu'il y a d'écrit dans une note déjà assumptée. Basse continue de l'émotion devant la crispillance de la corde pincée. Art fugace du viol d'amour gambadant, dont je ne suis que l'archet.

ET EGRESSUS EST A FILIA SION

Allongé sur mon lit, je fixe le plafond. La nuit a coulé, sable mouvant, et j'attends sa fin lumineuse pour m'assoupir enfin. Rien que je n'aime autant que m'enfoncer seul dans la nuit, lisant, pensant, errant dans l'appartement. Liberté enivrante, maximale, effrénée. Ces nuits d'été, à

Montréal, la sueur sur mon corps nu. J'allais dans la remise, ou sur la passerelle, suivant les bagarres de chats et les vols d'engoulevants dans un état proche de la fascination. Les premières strates lumineuses, au loin, superposant le blanc, le rose et l'orange, provoquant le mauve ambiant.

Seul, ivre.

Cet oiseau, hallucinatoire, volant en sur-place à quelques mètres de moi, criant. Puis il disparaissait, revenait quelques fois avant de s'évanouir dans la lumière.

Il était alors pour moi grand temps de finir mon ultime bière, et d'être aspiré dans le maelstrom du sommeil.

Et maintenant, à Paris, fixant le plafond, suivant les lézardes de ma pensée. Une lumière voisine s'allume, éblouissant ma chambre sans rideaux. Les idées les plus extravagantes me traversent de part en part, me sébastianisant momentanément; idées oubliées au réveil, distractions par trop éphémères. L'échappée de mes pensées me tue. La lumière voisine, brusquement, s'éteint, mais si vite qu'elle semble avoir été *éteinte avant même qu'elle s'éteigne*.

Trouble, rires discrets.

Le jour se lève : les oiseaux chantent et crient. L'un d'eux pousse une note très aiguë, l'ultrason vibre intensément dans mes oreilles, comme une certitude.

J'ai dormi tout le jour. Érection du corps à l'heure où tous rentrent du travail, la nuit sur nous, soluté mauve, taciturne. Oisiveté. Luxe, calme...

Café. Le premier de ma journée. La somptuosité du premier café. Délectation intense, séparant les goûts, liant les arômes, effluves en rappelant d'autres. Distinction, liaisons : de cette soirée renaissent les matinées éblouissantes d'été où, goûtant un café semblable, je contempiais les rayons violents du soleil sur le parquet vernis, les murs blancs, espace vaste et calme. Ce que contient une tasse brûlante et savoureuse.

L'odeur de Tatiana sur moi, nos sueurs mélangées ne se confondent pas. Oui, son odeur d'encens, un peu lourde, opiacée, un rien amère. Quand je l'ai connue, après nos premières nuits de débauche outrée (comme il se doit), je gardais son odeur sur moi. D'un geste, dans la journée, je

faisais jaillir cette odeur de ma chemise, et en aspirait la suavité.

Et là, goûtant ma bière, amère comme un sexe de femme.

TRISTIS EST ANIMA MEA

Je me promène avec mon ironie, chienne bien dressée. Paris : ville de chiens. Très peu de chats; ils se prélassent, exceptionnels, entre toits et poubelles.

Savoir maintenir une tension maximale, tragique entre les éléments, mais une tension *courbe*.

MANUM SUAM

Chez elle, un après-midi. Il fait beau, le soleil fait éclater les surfaces : murs blancs et parquets vernis sont dangereusement cubistes. Je m'avance donc avec précaution dans le couloir, goûtant cet effet de tableau dans lequel je suis. Assis, appuyé sur la table en pin, je hume doucement la puissante odeur de café : dans un instant il sera prêt. Elle se retourne, me sourit, me demande combien de sucre et sourit. Ses yeux pétillent, elle attend. Deux. Elle confirme de la tête qu'elle s'en doutait bien. Son jugement sûr dans le moindre geste, l'équivoque qu'elle sait prêter au moindre détail me subjuguent, me charment.

Le café est fort, dense, à l'onctuosité si difficile à obtenir coup sur coup. Coups d'yeux pendant les gorgées, sérénade gaie. Elle sait, je sais. Rien ne sert d'en parler, faute de goût. Nos circonvolutions badines sont le vrai sujet, celui que nous taisons le plus. Instant délicieux.

Léger vacillement : j'y vais où je pars? Je fredonne «Shall I» par Deller. Astuce, je me lève pour partir. Bon, on se fait la bise, frôlements, joues molles, glissement, lèvres, bouche fraîche, le soleil bascule et le tableau cubiste il y a quelques instants à peine devient le décor scintillant du viol des Sabines.

Les instants qui suivirent immédiatement étant réputés de l'ordre de l'indicible, je me dois d'en garder le secret.

Calmés, la sueur se refroidissant quelque peu, nous nous caressons encore un peu, *decrecendo* salutaire pour les palpitations cardiaques, et retrouver son souffle. Elle a la

peau légèrement sucrée, de petits seins fermes, une cambrure toute féline. J'aime la fraîcheur et la soif après l'amour; je reste longtemps, le gosier sec, la peau humide à n'attendre absolument rien. L'instant dure pour lui-même, mon regard un peu perdu, mes gestes automatiques, ma pensée caracole, savourant l'extension du Temps, tronçon paradoxalement infini.

Il faut y aller : son cours de violoncelle (j'aime). Je lui dis que je préfère la viole de gambe, elle me traite de coquin, nous rions encore.

Dehors. Tiens, une terrasse sympathique, je m'assieds et, calmement, au soleil très légèrement déclinant, je laisse couler une bière fraîche, mousseuse, houblonnée le long de mon gosier brûlant — mais maîtrisé! — avec une satisfaction que je qualifierais d'inavouable. Douce est la chute...

AMICUS MEUS

Nous arrivons tous quatre au Silling. J'aime beaucoup ce pub feutré, discret, mais intense dans le velouté de la sensualité qui s'y exprime. Le garçon me salue, bonsoir Firmin! que je lui fais. Il ne s'appelle pas du tout Firmin, mais c'est une vieille blague entre nous, ce nom de domestique qui lui va si bien. Par ici M. Offray, me répond-il, sarcastique. Vieille blague devenue code d'entente, confidentiel. J'aime sa discrétion absolue, son air de semblant ignorer. Sa façon de me suggérer telle ou telle, comme pour la bière. Un connaisseur, au moins en ce qui concerne ces deux sujets. Des discussions interminables sur la vertu de tel ou tel houblon; s'il a le palais assez fin, j'ai le nez plus subtil. Et s'il préfère les blondes, j'opte pour les brunes. Malt avant tout. C'est là la principale différence entre nous : il penche pour les nuances de l'arôme et de l'amertume alors que j'opte pour la subtilité de l'onctuosité du corps. Voilà du moins la base de laquelle nous partons, concédant de temps en temps à l'autre une nuance bien jugée, naissant d'une dissertation libre mais rigoureuse. Pas le droit de se tromper sur tel association, sur tel mariage. Nous épiphanisons à l'infini. Les apparentes ruptures ne sont que des points de suspension plus ou moins longs... Nos conver-

sations se poursuivent mentalement jusqu'à la prochaine occasion. Mais pas ce soir, je ne suis pas seul.

Rien de tel qu'un cercle pour que la parole circule libertinement, et sa quadrature est assurée par nos quatre voix le signant. Les propos les plus fous sont abordés, les détails s'enflent jusqu'au fondement, les fioritures deviennent structure. Frisons donc... et traitons le noyau doublement : la forme elliptique convient en cela qu'elle redouble la gravité s'assumant comme loi. Deux sujets sont en jeu, constamment. N'ignorant rien de cela, le discours circule, apparemment autour du coeur du problème, mais pourtant non : droit à l'émotion, mais sans ce mensonge sincère du dire vrai. La séduction joue à plein, sans preuves requises, les signes satisfaisant nos appétits d'esthètes jouisseurs. Il y est le plus souvent question de plaisirs, de formes, de styles. Le plaisir pleinement goûté : parler finement du plaisir. Et dans les formes : volupté.

La parole s'emballe et nos propos capiteux nous font glisser dans une vertigineuse langueur, jusqu'à la blancheur crémeuse du silence.

Et une béatitude sans sermons nous gagne.

James développe un rapport entre Sade et Épicure, en passant par Nietzsche. Tatiana embraye sur la discussion du grand Eckhart comme plaisir pris au temps. Et Arnauld, parlant comme on écrit, nous livre toute la maîtrise physique, mentale, tenant sur un fil d'épée tendue. Et moi, j'essaie des affirmations sur l'ignose bataillienne et la casuistique libertine. Et tout ça, dans la joyçance la plus intense. Légèreté, rires, etc.

Subitement, friture sur la ligne. Des connaissances à nous arrivent, bien sûr, joignez-vous à nous, pourquoi pas.

D'emblée, Anita me saute férocelement dessus. Elle détecte profondément Sade et Bataille et épluche tous mes propos à leur sujet. N'arrivant pas à se défendre assez, elle exprime, par des moues bien choisies, son mépris le plus profond et le plus vomi pour un être aussi vil que moi. Elle se sent menacée au plus profond d'elle-même, incapable d'affronter le mal. Très vite, ses propos et ses mimiques débordent du sujet supposément traité, et seule sa haine viscérale (bouillie intestinale) pour moi (s'agit-il vraiment

de moi?), — et peut-être pour elle-même — est expectorée. Cette incapacité totale à traiter le démoniaque, crispation païenne ou protestante. Je suis momentanément le démoniaque pour elle. Un bref éclair, je me souviens de la phrase qu'Arnaud m'a dite, «parfois, avec ton air méphistophélique...». Très éclairante révélation. Méphisto ou Lucifer? Pactisant, ou porteur? Mais le démoniaque. Ou encore, le loup, animal démoniaque par excellence, celui qui peut se transformer en homme, et vice versa. Y a-t-il une identité du loup? Douteux. Il n'existe que dans le fantasme des brebis refoulant le sacrifice qu'elles cautionnent pourtant. Lycanthropie. Le regnault aux dents longues...

Je m'apaise un peu. Renverse ma tête et contemple la lumière lustrale en riant. L'occultisme est chez les brebis, dis-je lapidairement, et la cruauté du côté du loup. Puis je rajoute, des guillemets plein la bouche : cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid.

Un cigarillo ne ferait pas de mal. Me fumer un petit Davidoff? Je m'exécute mais — dommage pour Anita —, seulement dans le non mortel du terme. Je tire, fait rouler la fumée dans ma bouche, et dégage l'onctueuse fumée en petits lustres volatiles. La fumée se prélassse, se vautre le long de mon visage, préliminaire à quelle mise en scène? Elle s'accroche au plafond, il ne manque que les séraphins pour vanter ironiquement la gloire virtuelle du nom de l'arbre au loup.